



LÉGENDE PRÉSENTE

CASE DÉPART

UN FILM DE LIONEL STEKETEE, FABRICE ÉBOUÉ ET THOMAS NGIJOL

AVEC
THOMAS NGIJOL
FABRICE ÉBOUÉ

PRODUIT PAR
ILAN GOLDMAN

DISTRIBUTION
MARS DISTRIBUTION
66, rue de Miromesnil
75008 Paris
Tél. : 01 56 43 67 20
Fax. : 01 45 61 45 04

PRESSE
AS COMMUNICATION
Sandra Cornevaux et Naomi Kato
11 bis, rue Magellan
75008 Paris
Tél. : 01 47 23 00 02

SORTIE LE 6 JUILLET

DURÉE : 1H34

Synopsis

Demi-frères, Joël (Thomas Ngijol) et Régis (Fabrice Eboué) n'ont en commun que leur père qu'ils connaissent à peine. Joël est au chômage et pas vraiment dégourdi. La France, «pays raciste» selon lui, est la cause de tous ses échecs et être noir est l'excuse permanente qu'il a trouvée pour ne pas chercher du travail ou encore payer son ticket de bus. Régis est de son côté totalement intégré. Tant et si bien, qu'il renie totalement sa moitié noire et ne supporte pas qu'on fasse référence à ses origines. Délinquance et immigration vont de pair si l'on en croit ses paroles.

Réclamés au chevet de leur père mourant aux Antilles, ils reçoivent pour tout héritage l'acte d'affranchissement qui a rendu la liberté à leurs ancêtres esclaves, document qui se transmet de génération en génération. Faisant peu de cas de la richesse symbolique de ce document, ils le déchirent.

Décidée à les punir pour le geste qu'ils viennent de faire, une mystérieuse vieille Tante qui les observait depuis leur arrivée aux Antilles décide de leur faire remonter le temps, en pleine période esclavagiste ! Parachutés en 1780, ils seront vendus au marché comme esclaves. Les deux frères vont alors devoir s'unir, non seulement pour s'évader de la plantation mais aussi pour trouver le moyen de rentrer chez eux, au XXI^e siècle.



Interview croisée

Lionel Steketee

Fabrice Eboué

Thomas Ngijol

Comment le projet est-il né ?

FABRICE - Nous avions deux personnages contradictoires, Régis et Joël. Joël pense qu'il a tous les malheurs du monde parce qu'il est noir. Il attribue tous ses échecs à sa couleur de peau. À l'opposé, Régis essaie de devenir plus blanc que blanc, au point d'en devenir quasiment raciste lui-même. L'objectif était de leur donner l'occasion d'évoluer à travers une comédie qui parle légèrement de choses sérieuses. Nous nous sommes dit qu'un retour dans le passé au temps de l'esclavage, lorsque tous les Noirs quels qu'ils soient étaient traités de la même façon, les rapprocherait forcément.



Comment avez-vous construit ces personnages ?

THOMAS - À travers nos parcours, Fabrice et moi avons côtoyé des gens qui ressemblent à Régis et Joël. Bien sûr, pour le film, nous sommes allés chercher en eux ce qu'il y avait de plus fort – chez Régis, cette volonté d'intégration quitte à faire preuve de discrimination, et chez Joël, cette habitude de se plaindre, de prétendre que la France est raciste, la France ceci, la France cela... On en connaît, ils existent. Pour construire les deux personnages, nous avons concentré tout ce dont nous avons pu être témoins, partout. Cela s'est fait naturellement.

FABRICE - Comme beaucoup d'enfants d'immigrés, nous nous sommes aussi inspirés de nos parents, nos pères en l'occurrence, qui ont vécu des périodes bien plus difficiles que la nôtre. Eux ont été obligés à chaque étape de leur vie d'adopter des positions différentes vis-à-vis de la France et de leur intégration. Thomas et moi avons eu des parents qui au départ, étaient super enthousiastes, qui essayaient justement de s'intégrer à fond, et qui, ensuite, voyant que ça ne marchait pas, ont pu connaître des périodes de rejet. Les deux personnages principaux portent à la fois le rejet et l'enthousiasme dans ce qu'ils ont de plus excessif.

Comment avez-vous défini leur typologie ?

FABRICE - À partir du moment où nous avons su que nous allions les renvoyer dans le passé, nous avons essayé en permanence de faire le parallèle avec l'histoire. Nous avons pensé à des «figures nègres», c'est ainsi qu'à travers Régis, je joue une sorte d'Oncle Tom à la mairie parce que nous savions que nous allions le retranscrire ensuite dans le passé de la même manière. Thomas joue Joël un peu comme les rebelles que l'on a pu voir dans des grands films sur l'esclavage ou la série «Racines» avec Kunta Kinte, ce personnage qui essaie de s'échapper en permanence. Nous avons repris des typologies emblématiques de parcours.

Vous êtes connus pour des talents multiples, qu'est-ce qui vous a donné envie de passer au long métrage ?

THOMAS - Au-delà de l'humour, Fabrice et moi sommes aussi nourris par la culture, le discours et l'échange que l'on peut avoir sur scène. Quand on fait du one-man show, on aime rire de tout, on aborde divers sujets mais il y a toujours un fond. Avec cette comédie, pour notre premier projet cinéma, nous avions à cœur de faire rire mais en espérant aussi être constructifs. Nous ne voulions pas faire une simple rigolade. Nous souhaitions une dimension supplémentaire, nous voulions faire rire, mais de choses graves.

Nos plus gros éclats de rire naissent souvent de la douleur, de la triste réalité. Faire passer les messages par ce prisme humoristique est moins lourd que de les marteler avec sérieux à travers différents médias.

FABRICE - Thomas et moi sommes des purs produits de notre époque, et ce n'est pas un hasard si le film sort au moment où on assiste à une remontée du Front National, où il y a une histoire de quotas dans le football et des débats quotidiens déchaînés sur l'intégration et l'immigration en France. Mais bizarrement, si le film tombe à point nommé, il n'y a aucun calcul, on parle simplement de ce que l'on vit tous les jours. Nous avons fait un film qui correspond à notre temps. Nous sommes très proches de la réalité de notre société. On est dans le métro tous les jours, on travaille tous les jours, on est très près de ce qui se passe dans le pays, on le prend chaque jour en pleine figure.

Votre film est aussi un remarquable miroir...

THOMAS - C'est vrai. En juxtaposant deux personnages d'aujourd'hui avec une réalité qui n'est pas si vieille, on mesure tout le chemin parcouru, tout ce que l'époque de l'esclavage pouvait avoir d'obscurantisme et d'*a priori*. Du coup, on constate qu'il y a du mieux même s'il reste encore beaucoup à faire.

FABRICE - Le sujet est tellement sensible aujourd'hui que si nous l'avions traité autrement que par le biais de ce retour dans le passé, nous n'aurions pas réussi à aboutir le propos. C'est en remontant dans le passé et en montrant le chemin accompli depuis trois cents ans que ce film prend toute sa portée. Il faut arrêter de se laisser manipuler par les extrêmes qui n'attendent que la haine d'un côté ou de l'autre parce qu'ils ne vivent que de ça. L'histoire dessine une trajectoire sur laquelle nous sommes déjà bien avancés mais qu'il faut poursuivre. Le film parle vraiment de notre époque, mais il en parle d'autant mieux que c'est abordé par comparaison directe avec le passé.

Vos personnages ne sont pourtant pas vraiment des victimes...

FABRICE - Nous avons choisi une approche sans complaisance. Nous ne rions jamais de l'esclavage mais uniquement des deux personnages. Nous aurions pu représenter Thomas comme un de ces personnages de petits banlieusards un peu roublards, un peu vanneurs que l'on finit par bien aimer, mais nous avons préféré le dépeindre sans indulgence. C'est un abruti qui insulte les vieilles et qui vole les enfants. Ces gens-là existent aujourd'hui.

THOMAS - Tout comme le personnage de Régis, dont on ne parle pas dans les médias mais qui existe dans nos institutions. Ce sont des figures quotidiennes.

FABRICE - Nous ne sommes pas dans la démagogie, on ne peut pas nous reprocher de prendre parti pour l'un ou pour l'autre. Le propos n'est une charge contre personne mais il dresse un constat en espérant faire avancer par le rire. Des gens comme Régis et Joël existent et on a envie de dire qu'ils ont besoin d'une leçon de vie. Ce film nous a paru la meilleure façon de le faire.

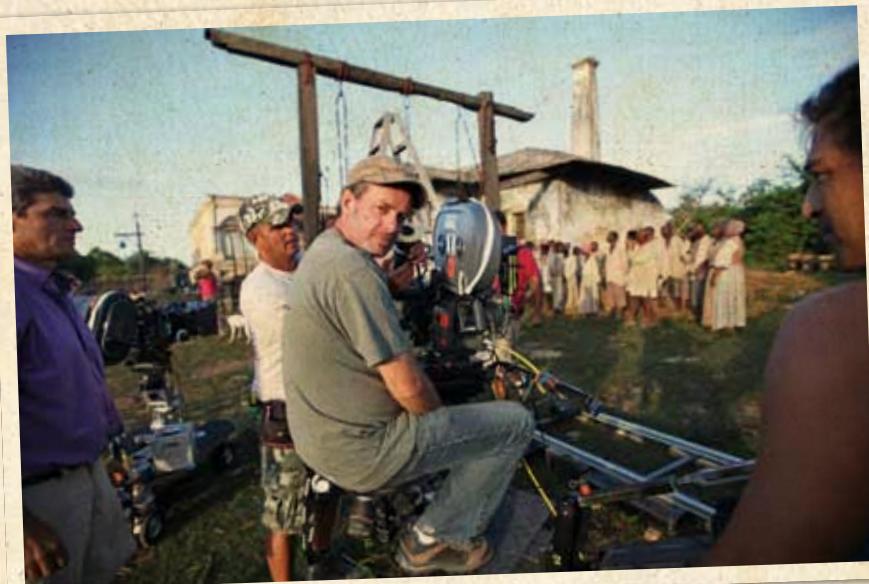


C'est votre premier long métrage à tous les trois et même si vous avez l'habitude d'écrire, d'être sur les plateaux et de réaliser, c'est un peu le grand saut, un long métrage totalement porté et assumé...

FABRICE - Modestement, nous nous étions déjà familiarisés avec les tournages et la mise en scène sur les épisodes de la série «Inside Jamel Comedy Club». On ne s'est pas demandé si c'était le bon moment pour faire ou ne pas faire. L'envie du projet, l'enthousiasme que nous avions tous nous a donné la force de nous lancer.

Thomas et moi voulions garantir l'esprit du projet et personne ne nous semblait plus à même de trouver l'équilibre entre le sujet et le traitement que nous. Le film parle vraiment de choses qui nous concernent et nous touchent. Mais nous voulions aussi une réalisation soignée, un point de vue, et c'est là que Lionel intervient. Je l'avais rencontré sur le film de Michaël Youn, FATAL, et j'avais remarqué son excellent travail.

THOMAS - Faire équipe avec Lionel était un vrai choix parce que nous étions passés par beaucoup d'interrogations avant. Lorsque le scénario a été terminé, nous avons d'abord songé à confier la mise en scène à quelqu'un mais nous avions peur que le film nous échappe. On s'est même demandé s'il n'était pas possible de le réaliser seuls, mais nous étions conscients qu'il y avait beaucoup d'extérieurs et qu'il fallait un vrai professionnel de l'image, ce que nous ne sommes pas.



Lionel, quelle a été votre réaction en voyant arriver le projet ?

LIONEL - J'étais en tournage lorsque Fabrice m'a envoyé le script. Je l'ai lu aussitôt et je l'ai rappelé pour lui dire à quel point j'étais emballé. J'ai aimé le thème, la façon de le traiter, l'originalité du sujet, tout le discours, le message et le sens qu'ils arrivaient à mettre dans une comédie. Il y avait des situations, des dialogues, des choses qui devaient être dites. Le fait que ce ne soit pas une simple comédie à gags mais qu'elle propose aussi une réflexion en faisait un projet assez rare. À partir de là, tout est allé très vite. On a commencé à travailler quinze jours plus tard et on est partis en repérages.

Comment s'est réparti le travail ?

FABRICE - Thomas et moi souhaitions que les choses soient claires dès le départ. Nous aurions pu faire comme ceux qui disent qu'ils ont réalisé et qui font faire tout le travail au premier assistant, mais ce n'est pas notre façon d'agir. Beaucoup doutaient qu'une réalisation à trois puisse fonctionner mais cela s'est parfaitement passé parce que nous étions complémentaires et tous décidés à faire le meilleur film possible, sans ego. Quand je jouais mes scènes, Thomas pouvait me diriger et vice-versa, et Lionel observait et captait le tout. Il a été notre œil neuf. Ce rapport s'est un peu inversé pendant la post-production où il a assumé la plus grande partie du travail. Alors qu'il nous observait pendant le tournage, nous étions critiques au sens positif du terme au montage et en post-prod. Il y en avait toujours un pour apporter du recul aux autres.

THOMAS - Réussir à se concentrer sur les deux premiers rôles est quasi impossible s'il n'y a pas un œil extérieur compétent pour veiller à la cohérence et prendre du recul. En travaillant à trois, on pouvait se reposer les uns sur les autres. Nous savions qu'en cas de doute, Lionel était là, il était le capitaine. Même si nous nous occupions de la direction d'acteurs, c'est lui qui était là comme premier spectateur, présent avant tout le monde le matin et dernier parti le soir.

LIONEL - Nous nous sommes partagés le travail pour qu'eux s'occupent à 100% du jeu et des intentions et moi de l'aspect artistique et technique, mais les rares fois où je pensais que le jeu n'allait pas, je le leur disais et on en discutait.

FABRICE - De même que si moi ou Thomas, à l'image, on se disait qu'on ne voyait pas la chose comme ça, on en parlait à Lionel. Même si la répartition des tâches s'est faite naturellement, c'était collaboratif et vivant. C'est un travail d'ensemble.

Comment avez-vous défini vos personnages ? Chacun de vous a-t-il eu un regard sur celui de l'autre ?

THOMAS - Connaissant parfaitement les deux personnages, les jouer revenait à se glisser sur des rails. Étant à l'aise sur les bases, il devenait d'autant plus facile de travailler dans la nuance et l'échange. À l'écriture, si l'un de nous trouvait une réplique pour son personnage, il arrivait que ce soit l'autre qui la finisse. Dans le jeu, cette interactivité s'est poursuivie. Même si l'un de nous maîtrisait un aspect, l'autre pouvait parfaitement compléter et enrichir.

FABRICE - Quand on fait un premier film, il vaut mieux prendre des personnages que l'on connaît parfaitement. On n'a d'ailleurs jamais hésité sur celui qui ferait Régis ou celui qui ferait Joël, c'était pour nous une évidence.

THOMAS - C'est tellement vrai que jusqu'à quelques semaines du tournage, les personnages portaient nos prénoms. On parlait toujours de Fabrice et Thomas. C'était plus simple.

Comment avez-vous dosé l'humour dans ces situations surréalistes ?

THOMAS - Nous n'avons jamais cherché le gag pour le gag. Si quelque chose était drôle mais ne faisait pas avancer l'histoire, nous le retirions. Tout devait s'intégrer dans le développement ou la progression des personnages. Lionel gardait aussi un œil sur ce point pendant le jeu.

FABRICE - Nous avons maintenu cet esprit jusqu'au montage, où certaines choses ont encore été épurées pour valoriser le sens. Bien qu'étant débutants, nous savons parfaitement qu'une bonne comédie, c'est d'abord une histoire. Nous avons tout fait pour éviter le cabotinage. Nous avons essayé d'être comédiens même si nous restons des comiques. Pour maintenir cela, nous avons constamment travaillé à trois. On prenait garde au rythme, on était super minutieux. Lionel, contrairement à nous, avait une grosse expérience. On était en réflexion permanente.



Lionel, quand les avez-vous vus jouer leur personnage la première fois ?

LIONEL - C'était sur une répétition. Nous en avons fait pas mal avant de partir. Je connaissais déjà Fabrice mais j'ai découvert Thomas à ce moment-là. Il y avait un double enjeu. Chacun d'eux possède une vraie personnalité et j'étais curieux de voir ce que cela allait donner sur un long métrage. L'autre point concernait leur fonctionnement en tandem. Dès que je les ai vus jouer ensemble, j'ai été impressionné. Cela tient sans doute à l'envie qu'ils partageaient de raconter cette histoire et aussi à la parfaite maîtrise qu'ils ont de leurs personnages. Tout le film repose sur eux et les voir jouer était vraiment fantastique pour tout le monde.

Quel regard portez-vous sur le travail de Thomas et Fabrice ?

LIONEL - Dans l'écriture comme dans le jeu, ils se complètent totalement. Thomas est peut-être plus instinctif, Fabrice plus construit. Ce sont des natures de comédiens différentes et complémentaires.

THOMAS - On n'est pas du tout sur le même registre. C'était aussi l'intérêt d'avoir Lionel et son regard extérieur.

En écrivant, y avait-il des scènes que vous aviez particulièrement envie de jouer ?

THOMAS - Nous attendions certaines scènes comme celle de la salle des fers, lorsque les deux frères se rapprochent juste avant la pendaison. C'est une scène très forte au plan émotionnel. C'est là qu'ils tirent toutes les leçons de ce qu'ils ont traversé, là que le film prend son sens. L'approche n'était pas du tout la même que pour les autres scènes parce que Fabrice et moi en avions parlé très vite et ne l'avions pas répétée ensemble. Nous sommes restés chacun dans notre coin. Lorsque le jour J est arrivé, nous étions très concentrés, très investis. On l'a tournée et ensuite, il y a eu comme une libération.

FABRICE - Nous avons découvert alors qu'il existe des scènes qui font qu'après, tout se lâche, tout s'enchaîne beaucoup plus facilement. On tient le personnage. L'autre scène que nous appréhendions était celle du marché aux esclaves. C'est à ce moment-là que l'on aborde concrètement l'esclavage et que l'on prend conscience de sa réalité. Nous devions absolument réussir à filmer l'aventure de ces deux personnages dans l'esclavage sans avoir un regard comique sur cette abomination. C'était une question de dignité, et toute la difficulté du film. Le but était de rire des deux personnages et non du contexte.

LIONEL - Ce parti pris s'est retrouvé à tous les niveaux, dans le jeu des autres comédiens, dans la manière de filmer, dans les décors et même les costumes. Nous avons tourné cette comédie comme nous aurions tourné un drame. Tout l'humour et le décalage viennent des deux personnages et non pas du monde qu'ils traversent.

Parlez-nous justement de ce décalage, de ces anachronismes révélateurs...

FABRICE - C'est un point important. Pourquoi fallait-il prendre une époque qui philosophiquement, était très éloignée de la nôtre ? Dans un film comme LES VISITEURS, des personnages du passé débarquent dans le présent. Pour eux, tout est anachronique en permanence. Quand vous avez au contraire des personnages d'aujourd'hui qui remontent dans le passé, ils savent. Cette connaissance peut même passer dans une certaine mesure pour de la sagesse. L'anachronisme est alors dans la philosophie de cette époque par rapport à la nôtre. Quand Régis assiste comme serviteur à un dîner, et qu'il entend ce que disent les convives. On se dit : «ce n'est pas possible, il y a des gens qui tiennent ces propos-là ?» Bien sûr, c'était même considéré comme normal trois cents ans en arrière. La philosophie est différente ! Du coup, le Noir qui sait lire ou qui sait jouer de la musique passe pour un phénomène !

THOMAS - Toutes ces petites choses-là sont passionnantes et nous renvoient à une réflexion sur tout ce qui a changé. Il y a une fois de plus un effet miroir, une double vision. On peut voir ça comme étant un gag, mais on mesure aussi l'évolution des choses. Il y a des lectures très intéressantes à de nombreux niveaux.

FABRICE - À l'époque, le racisme n'était pas considéré comme étant du racisme. C'était un mode de pensée. Le but, c'était aussi de dire qu'aujourd'hui, quand on est noir, on a le choix, le choix d'essayer de s'intégrer, d'avancer, ou d'être un rebelle, alors qu'à l'époque, on était un nègre et on n'avait aucun choix. C'était aussi l'intérêt de remonter en arrière dans l'Histoire.

Est-ce aussi une leçon pour tous ceux qui oublient ce que leurs aînés ont fait pour qu'ils soient libres aujourd'hui ?

FABRICE - Le film dit aussi qu'il ne faut pas oublier nos racines, d'où l'on vient. Quand certains politiques parlent aujourd'hui d'apostasie, de mettre de côté sa culture, ça n'est pas possible. On ne peut pas oublier d'où l'on vient parce que c'est ce qui nous définit. CASE DÉPART n'est pas un film sur l'esclavage, c'est un film sur l'identité. On n'oublie pas qui l'on est, ni d'où l'on vient, et après on avance tous ensemble. Chacun peut rester lui-même en avançant avec les autres.



Vous avez tourné à Cuba...

LIONEL - Et à Paris pour les scènes en Métropole. Au départ, nous voulions tourner en Martinique, mais certains békés - les descendants des grands propriétaires de l'époque - n'ont pas voulu qu'on tourne le film dans leurs propriétés. Les blessures sont toujours ouvertes. Nous n'avons pas eu le choix, et nous nous sommes tournés naturellement vers Cuba, où nous n'avons eu aucun problème.

FABRICE - Le paradoxe est intéressant : pour des histoires de susceptibilité, nous n'avons pas pu tourner un film dans ce qui est censé être une des grandes démocraties de cette planète et on a été obligés d'aller le tourner dans ce qui est censé être une des dernières dictatures...

LIONEL - À Cuba, on a trouvé une ancienne maison, la maison de maître, dont on a refait la décoration. Nous avons aussi trouvé un endroit extraordinaire, un ancien marché aux esclaves. C'était assez particulier de tourner sur place...

THOMAS - La scène la plus dure a été celle de la cale du bateau. On n'était pas très à l'aise. Voir les hommes allongés, dans des conditions pareilles... Même si on joue la comédie, il y a un vrai sentiment qui s'installe...

FABRICE - Beaucoup de scènes nous ont fait un drôle d'effet. La première fois où nous sommes arrivés dans les champs de canne, où il y avait tous les Noirs en costume en train de couper, même sans avoir connu personnellement cette période, on ressent quelque chose, on touche quelque chose d'assez saisissant. Quand on arrive sur le marché et que l'on voit tous les Noirs nus, enchaînés, face aux Blancs qui vendent, c'est une expérience. Les acteurs qui jouaient les marchands nous disaient que ça leur faisait vraiment bizarre... La réalité était là, dans toute sa force. Comme on l'a déjà dit, on ne voulait pas faire dans la complaisance et il fallait que ça semble vrai, que tout ce qui était autour de Régis et Joël fasse vrai. On est restés dans la réalité en permanence pour pouvoir rire de ces deux types-là au milieu.



Comment avez-vous défini la typologie des gens aux dîners ?

FABRICE - On a revu des films comme RIDICULE de Patrice Leconte, que j'aime beaucoup, pour cette ambiance de cour de Versailles. On s'est aussi entretenus avec une historienne, qui nous a expliqué qu'il existait les petites et les grosses familles. La nôtre est plutôt une petite famille, un peu sur le déclin, avec une fille aveugle, un petit garçon idéaliste... C'est une famille très confinée.

Nous ne prétendons bien évidemment pas faire un film d'historiens, mais nous avons voulu rencontrer une historienne pour éviter les erreurs, être cohérents. D'où aussi la présence de l'ecclésiastique, une valeur phare à l'époque, un des piliers de la société d'alors. Nous trouvions intéressant ce personnage de curé qu'on a rendu amusant avec cet effet de mythomanie.

THOMAS - Nous ne nous sommes acharnés sur aucun des personnages. Tout comme les personnages de gentils ne sont pas des héros, les personnages de méchants ne sont pas des ordures. Les Jourdain sont des gens simples de l'époque, cela ne les excuse pas, mais on ne les a pas caricaturés. Les repas de famille sont assez représentatifs de l'esprit de l'époque, ils mangent et parlent tranquillement sous les yeux de deux esclaves noirs venus de 2011. Ils n'ont pas l'impression de faire du mal ou d'avoir des propos déplacés.

Il y a aussi un personnage juif qui permet une scène étonnante...

FABRICE - Dans le Code Noir – un ensemble de textes régissant la vie des esclaves noirs dans les îles françaises rédigé sous Louis XIV – on stipule qu'il est interdit aux Juifs de posséder des esclaves. C'est aussi l'histoire de la France. Dans ce livre où, en gros, ils expliquent le racisme, ils se débrouillent pour mettre un article antisémite ! Il y a quantité de polémiques sur les Juifs qui auraient été des esclavagistes ou pas mais nous, on trouve ça tellement surréaliste... Comment est-il possible de débattre raisonnablement pour savoir qui des Juifs ou des Noirs a le plus souffert ? On s'est dit que l'on allait faire une scène de comédie là-dessus... Un débat entre des Noirs qui viennent du futur et un Juif qui n'a pas tous les arguments puisqu'il lui manque des données historiques connues des deux autres ! Cela donne cette discussion impossible, une des meilleures du film à mon sens, et que j'ai adoré jouer...

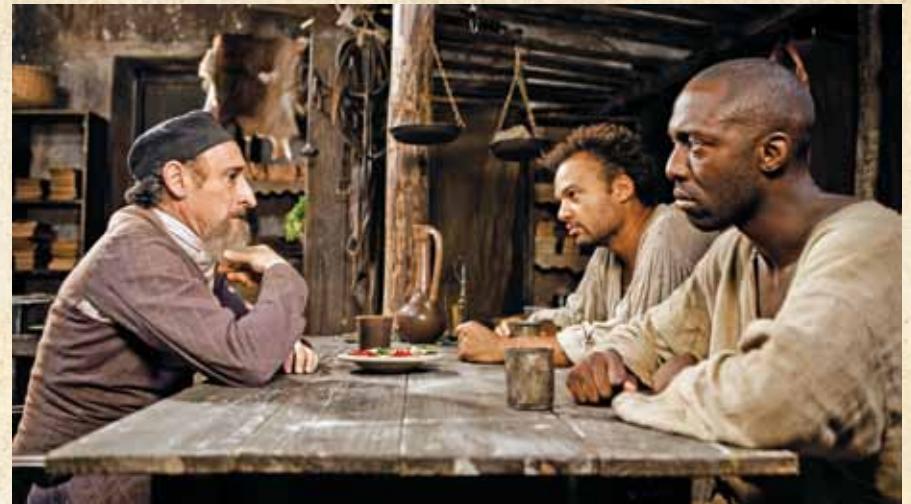
Pouvez-vous nous parler de vos partenaires ?

FABRICE - L'un des enchantements de ce projet était le casting. Nous avons à la fois des acteurs plus connus et des révélations. **Etienne Chicot** a déjà fait ses preuves maintes et maintes fois au théâtre et dans des films, cela a été le rôle le plus dur à trouver, le dernier. Je me suis souvenu du film LES PORTES DE LA GLOIRE avec Benoît Poelvoorde, un classique pour moi. Etienne a tout de suite été emballé par le projet. Comme son personnage, il peut avoir quelque chose de désabusé, un peu fatigué de tout, de ce qu'il est, il campe un remarquable Monsieur Jourdain.

On voit de plus en plus **Catherine Hosmalin**, qui joue son épouse dans le film. Elle incarne à merveille cette femme qui parle de la pauvreté avec un certain dédain tout en se gavant. Nous l'avons tout de suite vue dans le rôle, elle nous a été proposée par le directeur de casting, Olivier Carbone.

THOMAS - J'avais tourné avec **Joséphine de Meaux** dans VILAINE et je trouve que c'est une grande comédienne. Elle avait un autre projet de film quand on lui a proposé le scénario mais elle tenait à faire le nôtre et on a été très sensibles à ça. On était très contents de l'avoir.

FABRICE - Olivier Carbone a aussi amené **Franck De La Personne**, et **Michel Crémadès**. Franck a fait un super travail pour ce curé mythomane et Michel campe un Juif extraordinaire. Ils sont d'une gentillesse et d'une simplicité exceptionnelles.



THOMAS - C'était aussi agréable pour nous de travailler avec ces comédiens-là, issus d'une autre école et qui sont là depuis pas mal de temps. C'est à l'image du film.

Il y a pas mal de révélations aussi. On a croisé beaucoup de gens issus du café-théâtre, et il y a dans ce cercle de merveilleux comédiens inconnus du circuit cinématographique et théâtral. C'est un vrai vivier, il y a des comédiens monstrueux ! Des personnalités comme **Franck Migeon** et **David Salles**. Franck joue le gendre qui sort toujours des vannes, et David interprète Monsieur Henri.

FABRICE - Il y avait aussi une volonté de ne pas prendre des «stars» quels que soient les autres rôles, pour des raisons financières mais aussi pour éviter que le clin d'œil ne prenne le pas sur le reste. On nous a proposé des gens extrêmement connus pour des petits rôles mais ce n'était pas notre démarche.

THOMAS - L'histoire en sort grandie et les comédiens aussi. On retient le rôle et pas l'individu. Tout est neutre, à commencer par nous qui n'avons jamais eu de rôles si importants. Cela apporte une certaine fraîcheur.



Comment s'est déroulé le tournage ?

LIONEL - Il y a eu 44 jours de tournage, pour beaucoup de scènes avec énormément d'extérieurs. Nous avions une vingtaine de personnes dans l'équipe française, uniquement les chefs de poste. Il y a eu un très gros travail de documentation sur les costumes et les décors. La grande majorité de l'équipe était cubaine.

FABRICE - L'avantage quand on tourne un mois et demi à Cuba, c'est que l'on a le temps d'apprendre à se connaître ! Ce n'est pas juste un film que l'on partage, c'est aussi un quotidien. On se retrouvait le soir autour d'un verre et d'un cigare. L'esprit de groupe, de troupe même, se forge aussi à ce moment-là. C'était un avantage énorme.

LIONEL - En termes de réalisation, nous faisions très peu de prises. On en tournait une, on regardait tous les trois. Au démarrage, il a fallu que Fabrice et Thomas se mettent au point sur la technique de comédien. Contrairement à ce qui se passe pour le théâtre, quand on tourne le master d'une scène, l'acteur doit ensuite refaire exactement les mêmes choses, les mêmes gestes, pour les plans plus serrés. Il y a donc eu une très courte période d'apprentissage mais après, les prises ont été très rapides. Nous savions que nous disposions de relativement peu de temps pour tourner et le fait d'être trois a aussi aidé aux prises de décisions rapides, bien qu'on puisse penser le contraire.

FABRICE - On possédait le rôle entièrement, nous savions très exactement où nous allions. C'est totalement différent quand on vous donne à jouer un texte qui n'est pas de vous. Là, on lit le texte une fois, on sait de quoi il s'agit, on connaît les intentions qu'on a voulu y mettre. C'est plus simple à jouer. Sur un plan humain, Cuba a été une aventure. Découvrir les équipes sur place a été fantastique. Il y a une vraie industrie, des gens volontaires, souriants. Cet enthousiasme nous a vraiment aidés. L'ambiance a toujours été à la bonne humeur.

THOMAS - C'était aussi une chance que Fabrice et Lionel aient déjà travaillé ensemble, ils ont pu mettre à profit cette expérience. Je me suis vite rendu compte que Lionel avait cette capacité à anticiper certaines choses et que le salut d'un film tourné à l'étranger comme celui-là réside dans la préparation.

Qu'espérez-vous apporter au public avec ce film ?

FABRICE - Il y avait une envie, celle de raconter cette histoire-là. Une histoire universelle parce qu'elle nous parle à tous autant que nous sommes, quelle que soit notre identité ethnique, sociale, religieuse, sexuelle... Nous avons parlé de nous pour aller vers les autres.

LIONEL - J'espère que les gens comprendront notre message, qu'il ne s'agit pas d'une comédie sur l'esclavage mais sur l'insertion, sur le racisme, sur l'état actuel des choses. J'aimerais qu'ils ressortent de la salle en se disant qu'ils ne sont pas juste allés voir une comédie pour se marrer. Qu'il y ait un peu une réflexion quand même.

THOMAS - Il s'agit évidemment d'abord d'un divertissement et j'espère que les spectateurs passeront un bon moment. En deuxième lecture, sans prétention aucune, nous essayons de tendre un miroir. Je reste persuadé qu'un film comme le nôtre est signe de fraîcheur, d'une vitalité. Nous espérons offrir une alternative, autre chose, avec des visages neufs.



Liste artistique



Fabrice ÉBOUÉ	Régis
Thomas NGIJOL	Joël
Stéfi CELMA	Rosalie
Eriq EBOUANEY	Isidore
Etienne CHICOT	Monsieur Jourdain
Catherine HOSMALIN	Madame Jourdain
David SALLES	Monsieur Henri
Franck DE LA PERSONNE	<i>Le curé</i>
Joséphine DE MEAUX	<i>Joséphine Jourdain</i>
Franck MIGEON	<i>Le gendre</i>
Max BAISSETTE DE MALGLAIVE	<i>Victor Jourdain</i>
Alain FROMAGER	<i>Chasseur 1</i>
Sylvain TEMPIER	<i>Chasseur 2</i>
Michel CRÉMADÈS	<i>Isaac</i>
Isabel del Carmen SOLAR MONTALVO	<i>La vieille tante</i>
Doudou MASTA	<i>Chef Neg' Marron</i>
Jean-Claude DUVERGER	<i>Père Grosdésir</i>
Jean-Yves RUPERT	<i>Jocelyn Grosdésir</i>
Vincent SOLIGNAC	<i>Le marchand d'esclaves</i>
Souleymane DIAMANKA	<i>Hamadou</i>
Jorge Enrique CABALLERO ELIZARDE	<i>Prosper</i>
Nicolas MARIÉ	<i>Le maire</i>
Blanche GARDIN	<i>Corinne</i>
Wahid BOUZIDI	<i>Kader</i>
Laurentine MILEBO	<i>La mère de Joël</i>
Marie-Philomène NGA	<i>Madame Diawara</i>
Alicia KOR	<i>Inès</i>
Jade MBODY	<i>Ihona</i>
Lou PASQUERAULT-ORTEGA	<i>Clara</i>
Marc VADÉ	<i>Acheteur 1</i>
Jorge Luis LÓPEZ ARMAS	<i>Acheteur 2</i>
Luis Enrique CARRERES ORTIZ	<i>Chauffeur de taxi</i>
Youssoupha DIABY	<i>Jeune cité 1</i>
Mamoudou KONTE	<i>Jeune cité 2</i>
Loïc MASSOUF	<i>Jeune cité 3</i>
Thomas GAUDIN	<i>Contrôleur RATP</i>
Laurent MENDY	<i>Passager du bus</i>
Gabrielle CENTANINI	<i>Dame du bus</i>
Jérôme BRAZ	<i>Mendiant manchot</i>
Nicolas WAN PARK	<i>Chef de chantier</i>
Esteban LEON AGUILERA	<i>Africain 1</i>
Carlos Alexis GUEDES	<i>Africain 2</i>

Liste technique

Réalisateur

Lionel STEKETEE
Fabrice ÉBOUÉ
Thomas NGIJOL
Fabrice ÉBOUÉ
Thomas NGIJOL
Jérôme L'HOSTKY

Scénario et dialogues

Ilan GOLDMAN
Catherine MORISSE-MONCEAU

Produit par

Producteur associé

Directeur de production

Premier assistant réalisateur

Directeur de la photographie

Décors

Costumes

Maquillage

Coiffure

Montage

Musique

Opérateur son

Monteur son

Mixeur

Directeur de post-production

Une coproduction

Avec la participation de

François-Joseph HORS
Abraham GOLDBLAT
LÉGENDE
LÉGENDE FILMS
TF1 FILMS PRODUCTION
MARS FILMS
CANAL+
CINÉCINÉMA
TF1 VIDÉO

Textes et entretiens : Pascale et Gilles Le Gardinier

Photos : John Waxxx / Lester Perez Jimenez - Tous droits réservés

© 2011 LÉGENDE – LÉGENDE FILMS – MARS FILMS – TF1 FILMS PRODUCTION

